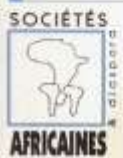


collection sociétés africaines & diaspora

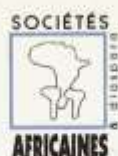
Ivan VANGU NGIMBI

# **Jeunesse, funérailles et contestation socio-politique en Afrique**

Préface de Dominique Desjeux



L'Harmattan



### **Jeunesse, funérailles et contestation socio-politique en Afrique**

Célébrer et commémorer les morts pour critiquer les vivants et la société, telle est la signification des comportements, des discours et des pratiques des jeunes des milieux urbains au Zaïre. Les funérailles sont devenues, pour eux, le lieu et le moyen par excellence d'actualisation de la crise de la redistribution et du placement social dont ils sont les principales victimes, dans un contexte socio-politique où les mécanismes traditionnels d'intégration sont en dysfonctionnement et où la tontine situationniste érigée par le président Mobutu est dans l'impasse.

L'organisation des funérailles qui depuis toujours incombe au pouvoir gérontocratique semble être devenue l'apanage des jeunes. Ceux-ci récupèrent à cette occasion les chants, les mélodies et les discours politiques, religieux ou autres et les dotent d'un sens de dérision ou leur réservent un autre signifié. Ils tirent parti de cette circonstance (obligée) pour mettre à nu les dysfonctionnements de la société zaïroise, en instruire le procès et développer deux formes de contestation organisationnelle et symbolique. A partir de la marge, les cadets sociaux se sont aménagé un espace du dire pour se faire entendre des aînés sociaux et investir ainsi le centre socio-politique.

Ce livre, de lecture aisée (à la fois par la qualité de la présentation et la clarté du style) et qui repose sur une excellente enquête de terrain, est remarquable par l'originalité de son thème. C'est en effet la première fois qu'un chercheur africain traite le sujet de la mort sous cet angle. L'articulation entre la jeunesse, le pouvoir et la mort est faite avec beaucoup de bonheur.

Les anthropologues et les sociologues ne peuvent que se réjouir des perspectives qui se dégagent de cette étude.



*Ivan VANGU NGIMBI est titulaire d'un Doctorat en Anthropologie Sociale et en Sociologie Politique Comparée de l'université Paris V - Sorbonne. Auteur d'articles et intervenant à des colloques sur la jeunesse, l'immigration et la démocratie, il est co-animateur de la Revue « Sociétés Africaines » et consultant auprès de la société de Thanatologie à Paris.*



9 782738 463098

ISBN : 2-7384-6309-6

## PRÉFACE

Le livre de Vangu Ngimbi est un document rare non seulement par son sujet, les cérémonies funéraires dans une des plus importantes conurbations africaines, Kinshasa, au Zaïre; mais encore par son angle interprétatif, celui du rituel, analysé ici, comme une réinterprétation, par les jeunes, du deuil familial comme moment de protestation sociale et de contestation politique; mais surtout par la prise de risque personnelle que constitue une telle enquête de terrain par un chercheur africain dans son propre pays.

Pour comprendre ce risque, j'aimerais rappeler une "évidence invisible" sur l'enquête empirique, et l'élucidation sociale des réalités quotidiennes qu'elle suppose. Le jeu de miroir dans lequel s'inscrivent les sciences humaines ne va jamais de soi, même dans nos sociétés occidentales et tout particulièrement en France où toute notre culture de l'information peut être ramenée à la célèbre distinction de Jean de La Bruyère opposant Racine qui "peint les hommes tels qu'ils sont", comme le sociologue ou l'anthropologue, à Corneille qui "peint les hommes tels qu'ils devraient être". Or aucune société n'accepte spontanément l'image "réaliste" que les sciences humaines ou la psychanalyse lui renvoient. Le succès du postmodernisme s'explique en ce qu'il comble, à l'opposé des sciences humaines et sociales, notre besoin d'enchantement esthétique, affectif ou moral.

Les sciences humaines nous apprennent qu'il nous faut gérer alternativement des connaissances réalistes qui désenchangent le monde, comme moment nécessaire pour que s'exprime la raison et se révèle le monde tel qu'il est, et un imaginaire qui l'enchant, qui lui donne sens et conditionne le passage à l'action. Mais cette vision du monde propre aux sciences humaines, qui est née en occident, - et dont on oublie qu'elle peut être considérée comme une "conquête sociale", c'est-à-dire comme un des éléments du dispositif démocratique de création d'informations différentes de la vision du monde dominante d'une époque, d'une classe, ou d'une

minorité -, ne va pas de soi en Afrique, surtout quand elle porte sur l'intimité d'une société comme ici la mort et les "sorciers".

Imaginons, à Paris, un sociologue qui enquête sur les enterrements. Il s'invite aux cérémonies pour observer les pleurs des familles. Il prend des photos à la mairie, à l'église et au cimetière. Il enregistre les disputes entre les adultes autour des questions d'héritage ou les plaisanteries qui fusent après le repas de deuil du grand-père ou de la grand-mère. Sociologiser cette intimité paraîtra bien souvent en France réducteur, indécent ou indiscret.

Si c'est bien le cas, on comprendra encore mieux la difficulté d'une telle enquête en Afrique réalisée, non par un ethnologue blanc, mais par un chercheur noir. A la difficulté d'aller à l'encontre de la pudeur admise socialement, il faut ajouter, pour le sociologue africain, le risque physique de l'agression en "sorcellerie", voire le risque de répression politique par rapport au pouvoir en place au Zaïre. A la lumière de ces risques personnels et du contexte géopolitique de crise qui secoue l'Afrique des hautes terres, entre le Rwanda, le Burundi et le Zaïre, on comprendra mieux la valeur de ce document.

Le travail de Vangu Ngimbi relève de l'anthropologie urbaine moderne et de la sociologie comparative du quotidien. Il s'inscrit dans la tradition ouverte par Georges Balandier et Louis Vincent Thomas envers qui Vangu Ngimbi rappelle sa double dette. Mais Vangu Ngimbi intègre aussi les chercheurs les plus actuels sur la protestation politique dans le monde occidental, comme Olivier Filleul ou sur la jeunesse en France ou en Europe, comme Olivier Galland, François Dubet et Michel Fize ou sur la politique africaine, comme Jean-François Bayart.

Sa recherche s'appuie sur une double approche symbolique et stratégique. Pour la première, il part, sans le reprendre tel quel, du modèle interprétatif élaboré par Gérard Althabe à partir de l'étude du tromba chez les Betsimisaraka de la côte Est de Madagascar, dans les années soixante : la mobilisation de l'imaginaire est vue comme un moyen de libération des contraintes du quotidien. Il le prolonge, en réinterprétant l'approche de Pierre

classe politique, les funérailles sont réinterprétées par les jeunes comme une "*mise en scène de cette crise de la redistribution*".

L'intérêt du travail de Vangu Ngimbi ne relève pas seulement dans ce qu'il nous apprend sur l'Afrique et sur l'une des plus grandes mégalofoles du continent, il nous révèle en quoi les phénomènes de génération, et leurs tensions, structurent tout particulièrement les sociétés des années quatre vingt dix. La contestation des jeunes chômeurs africains fait échos à celle des jeunes européens, sud américains ou d'ailleurs, et à celle de tous ceux qui sont touchés par la précarité et par la non redistribution, face à une génération, notamment celle des "baby boomers" pour la France ou les USA, par exemple.

Même si cette génération au sens fort, ceux qui sont nés entre 1945 et 1950, est aussi une génération "sandwich", entre les grands parents dont il faut assumer matériellement le vieillissement et les jeunes au chômage dont il faut aussi assurer la sécurité économique, elle maîtrise en partie aujourd'hui une part des postes de commandes.

Si les années soixante, et avant, ont été celles des conflits de classes, les années soixante dix, celles des conflits de sexes, les années quatre vingt dix pourraient bien être, non seulement celles des conflits interculturels, mais aussi celles des conflits de générations. L'anthropologie est là pour nous rappeler que toute société est structurée par quatre grandes divisions de classes, de sexes, de générations et de cultures et que suivant les époques de l'histoire un conflit plus central organise l'ensemble de la société, même si les autres sont toujours présents, mais sur un mode mineur.

Dominique Desjeux,  
Professeur d'Anthropologie  
Sociale et Culturelle à la  
Sorbonne (Paris V)